

## "Je suis un acteur, pas un policier"

Il est arrivé à L'Express égal à lui-même: débonnaire, souriant et habillé comme un sac. A 79 ans, Peter Falk est une star qui s'ignore.

Bien que vous ayez travaillé sous la direction de Frank Capra, de John Cassavetes, de Wim Wenders et de beaucoup d'autres réalisateurs de renommée internationale, tout le monde ne vous parle que de Columbo. N'est-ce pas agaçant, à la longue?

Si les gens n'aimaient pas Columbo, alors oui, j'en serais sûrement agacé. Ce n'est heureusement pas le cas. La plupart des téléspectateurs ne connaissent ni Cassavetes ni Wenders? Pas de problème. La série est appréciée, je le suis également. Je prends ce qu'on me donne et j'en suis heureux.

Bing Crosby était, paraît-il, le premier choix de la production pour interpréter Columbo. En avez-vous parlé avec lui?

Non. J'ai juste appris qu'il avait refusé parce qu'au moment du tournage il devait participer à un tournoi de golf. Depuis, j'adore ce sport. Personne ne m'a d'ailleurs dit que j'étais le deuxième sur la liste. Si ça se trouve, j'étais le quinzième!

Travailler avec John Cassavetes [Husbands], qui privilégiait l'improvisation, a-t-il changé votre manière de jouer Columbo?

Pas du tout. Le cinéma et la télévision sont deux choses totalement différentes. Pour *Columbo*, la pression était énorme, car on avait dix-neuf jours au maximum pour mettre en boîte un épisode. Tout y était minutieusement préparé, écrit, chronométré. Avec John, c'était tout le contraire. On arrivait sur le plateau sans jamais savoir ce qu'on allait tourner. La plupart du temps, je ne comprenais rien à ce qu'il me demandait. Il voulait que les comédiens soient les premiers surpris, qu'on joue le plus naturellement possible. C'était assez amusant. Parfois difficile, aussi. Car j'avais l'habitude que tout soit prévu à l'avance. John, lui, utilisait notre humeur du jour, nos tics, nos défauts, et les intégrait aux personnages.

Juste retour des choses, vous l'avez dirigé dans un épisode de *Columbo*, *Symphonie en noir*, en 1972?

Pas exactement. Le réalisateur était un ami commun, Nicholas Colasanto. J'ai surtout participé au scénario, qui, la plupart du temps, est respecté à la lettre. Là, je me souviens d'avoir récrit, avec John, plusieurs de nos scènes la veille du tournage.

Quels souvenirs gardez-vous de l'épisode réalisé par Steven Spielberg, *Le Livre témoin*[1971]?-

Il inaugurerait la série. En jouant ma scène, je me sens très déstabilisé, car je ne vois pas la caméra, qui, d'ordinaire, est immédiatement repérable. Renseignement pris, elle était placée sur le toit de l'immeuble d'en face. Une première dans l'histoire de la télévision!

Vous-même avez mis en scène un épisode [*Une ville fatale*, 1972]. Mais contre l'avis des producteurs?

Effectivement. Ils ont commencé par me répondre que je n'avais jamais rien réalisé, que je ferais mieux d'apprendre, et, si possible, pas à leurs frais. Mon argument était simple: soit je dirigeais l'épisode, soit je ne jouais pas. Ils ont immédiatement changé d'avis.

Vous êtes également l'auteur d'un scénario de *Columbo*, *Le Meurtre aux deux visages*[1993]. Pourquoi celui-là?

J'ai commencé à l'écrire bien avant le début de la série. Ce n'était donc pas une enquête de Columbo, mais un scénario de film policier. Le temps a passé, j'étais trop occupé pour le terminer. Et puis, pendant deux ans, la série s'est arrêtée. J'en ai profité pour adapter mon histoire. Quand le studio a décidé de relancer *Columbo*, je leur ai soumis mon script. J'avais même pensé à Isabelle Huppert pour interpréter la fille de Faye Dunaway [dans cet épisode, Columbo doit démêler un meurtre commis par une mère et sa fille]. Elle a malheureusement refusé.

*Peter Falk*

1927

*Naissance, le 16 septembre.*

1958

*Premier rôle au cinéma, dans La Forêt interdite, de Nicholas Ray.*

1961

*Nomination pour l'oscar du meilleur second rôle, dans Crime, société anonyme, de Stuart Rosenberg.*

1968

*Naissance du lieutenant Columbo.*

1970

*Husbands, de John Cassavetes.*

2003

*Columbo mène la danse, 69e et dernière enquête en date du fameux lieutenant (disponible en DVD chez Universal).*

2006

*"Juste une dernière chose?". Les Mémoires de Columbo (éd. Michel Lafon).*

2011 *Mort de Peter Falk à l'âge de 83 ans*

## Il y a des assassins que Columbo semble préférer à d'autres. Celui joué par Faye Dunaway, par exemple?

Et comment! Faye est la menteuse la plus délicieuse avec qui j'ai joué. Côté masculin, mon favori reste Patrick McGoohan. Je n'avais jamais entendu parler de lui ni de sa série culte, *Le Prisonnier*. Je me souviendrai toujours de notre première rencontre. Je suis dans le hall d'un aéroport, en train d'attendre une correspondance. Arrive ce gars que je ne connais pas. Il s'assied près de moi, me regarde sans un sourire, et se met à lire un scénario. Un peu plus tard, je me lève pour prendre mon avion. Il me suit. Une fois installé, il se dirige vers moi et me demande ce que je pense du script. C'était celui qu'on allait tourner ensemble. Pendant le trajet, on a retravaillé quelques scènes. Patrick a remporté un Emmy Award [oscar de la télévision américaine] grâce à cet épisode. La saison suivante, on a fait un autre *Columbo* ensemble. Et il a gagné son second Emmy! C'est dire la qualité de son jeu.

## Pourquoi les studios hollywoodiens ne font-ils pas appel à vous?

Allez le leur demander! Moi, je serais très heureux de jouer dans une grosse production. Mais je ne pense pas correspondre à leurs critères. Ils sont en quête de jeunes et sémillants acteurs, pas d'un vieux bonhomme comme moi.

## Votre talent semble plus reconnu en Europe qu'aux Etats-Unis. Ainsi, Wim Wenders vous a appelé pour jouer dans *Les Ailes du désir*?

Ah, ce coup de fil! C'était un soir, tard. Au bout du fil, j'entends un type parlant tout bas, un peu n'importe comment, avec un accent terrible. Comme je n'avais pas saisi son nom, j'essayais plus de deviner qui il était que de comprendre ce qu'il disait. Soudain, il évoque *Paris, Texas*, et je réalise que c'est Wenders. Très impressionné, je lui demande timidement s'il m'appelle pour un rôle. C'est le cas. Je n'en reviens pas. Je cherche à savoir lequel. Alors, j'entends: "Euh? Euh?" Après une minute de "Euh?", je lui dis de m'indiquer au moins la profession du personnage: un policier, un teinturier, un vendeur d'assurances? "Il pourrait travailler dans un bureau, répond-il? Je ne suis pas sûr de son métier." Moi, je suis de plus en plus dubitatif, jusqu'à ce qu'il ajoute: "Je ne sais pas ce qu'il fait, mais ce dont je suis certain, c'est qu'il est un ex-ange." Là, il m'avait accroché. J'ai accepté sans lire le scénario et j'ai pris un vol pour Berlin. Un message m'attendait à l'hôtel: je devais rejoindre l'équipe. Il était 2 heures du matin. Je me retrouve sur le plateau des *Ailes du désir*. Entre deux prises, Wenders vient me saluer, puis retourne illico derrière sa caméra. J'étais emballé! Il me rappelait John [Cassavetes]. Un type passionné qui n'arrête jamais.

## Quand vous avez joué dans *Si loin, si proche!*, la suite des *Ailes du désir*, avez-vous rencontré Mikhail Gorbatchev?

Il était dedans?! Je ne m'en souviens même pas. Donc, non, je ne l'ai pas rencontré. En revanche, je me rappelle que, pendant le tournage des *Ailes*?, Wenders m'a proposé de faire un tour dans Berlin-Est - il y avait encore le Mur, à l'époque. Pour y aller, il fallait un formulaire. Je l'avais en poche, mais

j'avais renversé de l'encre dessus et il était un peu froissé. Quand j'ai présenté ce laissez-passer à la douane, le bureaucrate s'est fâché, persuadé que j'insultais toute l'administration est-allemande en manquant de respect à ce bout de papier. Il appelle un grand gars, me pousse dans une tente et m'ordonne de me déshabiller. J'étais nu, et ils me demandent de me pencher en avant. Ils ont cherché partout je ne sais quoi? Enfin, ils m'autorisent à me rhabiller. Je me retrouve seul dans la tente. Le premier gars revient, sans l'autre balèze? et me demande un autographe! Je lui ai donné et j'ai pu aller à Berlin-Est.

## Quel est votre meilleur souvenir de tournage aux Etats-Unis?

Peut-être *Princess Bride*, de Rob Reiner, car il fut le plus court et le plus sympathique à la fois. Un jour et demi de travail, pas un de plus! Je jouais le grand-père qui lit une histoire à son petit-fils. Première prise: j'entre dans la chambre. On refait la scène trois fois. Avant la quatrième, Rob me propose d'esquisser un geste quand j'apparais. Comme une arrivée triomphale. Un autre réalisateur me l'aurait suggéré, je l'aurais étranglé sur place. Mais Rob, avant d'être metteur en scène, est un comédien. Il sait de quoi il parle.

## Aujourd'hui, vous passez plus de temps à peindre qu'à jouer?

Moitié, moitié. Mon agent s'occupe de vendre mes tableaux sur Internet. Je ne suis pas cela de près, mais des gens ont l'air de s'intéresser à mon travail. Je peins et dessine essentiellement des femmes. Leur beauté, leurs courbes me fascinent depuis toujours.

## Pendant votre périple parisien, vous avez rendez-vous avec Martine Monteil, directeur central de la police judiciaire. Vous intéressez-vous aux différentes structures policières dans le monde?

Pas plus à celles de mon pays qu'aux autres. Je vais voir cette dame, car on va me remettre une médaille, paraît-il. Je suis un acteur, pas un policier. Et je ne pratique pas la méthode de Robert De Niro, qui consiste à passer du temps dans un commissariat pour mieux se sentir dans la peau d'un flic.

## Avez-vous fait fortune avec *Columbo*, comme les comédiens de *Friends* ou de *Lost*, qui gagnent 1 million de dollars par épisode?

1 million de dollars?! Je suis toujours épaté par ces cachets incroyables. En même temps, les budgets de production, à la télé comme au cinéma, augmentent de manière faramineuse depuis quelques années. Les salaires suivent. Sauf le mien.

## Pourquoi ne pas demander 1 million de dollars, vous aussi?

Parce que les *Columbo* ont toujours été produits à l'économie. Le budget d'un épisode n'excède pas 5,5 millions de dollars. Et encore! On réduit les coûts de 15 à 25% en tournant au Canada.

## Avez-vous un épisode préféré?

J'en ai plusieurs. *Quand le vin est tiré* [1973], avec Donald Pleasence, car il s'agit d'un crime impulsif au nom de l'excellence. Le coupable assassine son frère, qui veut transformer en piquette le très bon vin de l'entreprise familiale. Il y a aussi *Votez pour moi* [1990], de et avec Patrick McGoohan. J'avais trouvé l'idée du scénario dans la salle d'attente de mon dentiste. J'y avais lu une revue, *Police Chief Magazine*, où il était dit qu'un criminel avait été démasqué par son empreinte dentaire sur un chewing-gum trouvé chez sa victime.

## Après trente-neuf ans de bons et loyaux services, Columbo est toujours lieutenant. Comment expliquez-vous cette absence de promotion?

On la lui a proposée, mais il l'a refusée! Notamment à cause de sa femme, qui le verrait encore moins à la maison. Blague à part, l'idée brillante de la série est que cet inspecteur ne doit pas apparaître comme un superflic. Ainsi, les meurtriers sous-estiment constamment ce type sympa mais apparemment lent d'esprit. De plus, il est extrêmement modeste. Jamais il n'avouera qu'il a eu une idée. Ce sera toujours celle de son beau-père, de sa nièce, de son cousin? Je me suis amusé à compter les membres de sa famille: si on se réfère à tous les scénarios, Columbo aurait, je crois, 23 beaux-frères!

